

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 5

Artikel: Trop tard
Autor: Frébault, Elie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255025>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

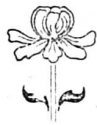
Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUUY



N° 5

Supplément du Dimanche 5 février

1905



TROP TARD



Mlle Geneviève était assise, ce soir-là, dans son grand fauteuil de tapisserie, au coin du feu, le regard vague, perdu dans la flamme du foyer, ses mains blanches et fines mollement croisées sur ses genoux.

Une robe de laine noire tout unie, l'enveloppait ; sur ses cheveux, aux ondes légèrement argentées, une mantille de dentelle noire était jetée.

En dépit d'une simplicité extrême, M^{lle} Geneviève gardait en elle l'empreinte d'une élégance exquise.

Les mains étaient restées jeunes ; le visage faisait songer aux pastels de Latour, et évoquait l'image de quelque gracieuse marquise du temps jadis.

Non pas que M^{lle} Geneviève fût classiquement belle ; mais quelle adorable femme ce devait être, quand ses yeux, aux paupières flétries, aux regards attristés, rayonnaient d'esprit et de gaieté ? quand cette bouche, dont un pli d'amer découragement changeait le dessin, s'ouvrait, dans un sourire, sur des dents éblouissantes ? quand ce front sillonné de rides fines était couronné d'une admirable chevelure blonde à reflets fauves ? quand ces joues pâles, ces oreilles aux teintes de cire se coloraient de rose ? quand tout l'être enfin, au lieu de l'expression lasse et doucement résignée d'aujourd'hui, rayonnait de la joie de vivre, d'espérer, d'aimer, d'avoir vingt ans ?...

Hélas ! ce n'est pas sa beauté d'antan que regrette M^{lle} Geneviève, mais bien les êtres chers disparus un à un, qui l'ont laissée seule — toute seule ! — ici-bas n'ayant pour tout refuge, dans son immense tristesse, qu'une charité inépuisable, pour suprême espérance que la pensée de Dieu et d'une vie future.

Tandis que M^{lle} Geneviève songe mélancoliquement, la porte s'ouvre avec fracas, livrant passage à un petit soldat qui crie joyeusement : « Bonjour, ma tante ! » et embrasse à gros baisers les joues pâles de la vieille fille.

— C'est toi, Maurice ? Comment se fait-il, mon cher enfant, que je te voie aujourd'hui ?

Le petit soldat se gratte l'oreille d'un air embarrassé :

— Voilà, ma tante... c'est que... je voulais venir vous embrasser... et puis je... j'ai quelque chose à vous demander.

C'est généralement dans des cas semblables que Maurice se rappelle l'adresse de tante Geneviève.

Tante, la chère fille ne l'est pas : arrière-cousine bien éloignée et amie de la mère de ce grand gamin qu'elle a habitué à la nommer ainsi — peut-être pour masquer ce vide familial qui s'est fait autour d'elle. Le jeune homme fait son volontariat à Paris, et c'est à tante Geneviève que les parents, habitant la province, l'ont recommandé.

Tendrement, avec son habituelle indulgence, elle se fait expliquer le cas, tremblant d'apprendre quelque gros méfait. Elle connaît Maurice : enfant gâté, pas méchant, mais étourdi en diable, et, avec un cœur excellent, capable de se laisser aller aux plus coupables folies. Et dame ! au régiment, ça n'est pas toujours bien noté ces petits hommes-là !

Pressé de questions inquiètes, Maurice se décide à exposer, d'une voix hésitante, toute sa petite histoire.

— Voilà, tante Geneviève, ça n'est pas bien grave, mais enfin ça peut tout de même me causer de l'ennui.

Et puis, enfin, je ne suis pas content de moi !... Vous savez, je vous ai déjà parlé de mon capitaine. C'est un officier sorti du rang, pas ambitieux, assez riche, très froid et peu aimable. Sauf pour les affaires de service, il ne parle guère à personne, toujours raide et guindé. Nous l'avons surnommé *Col de Zinc*.

C'est drôle, n'est-ce pas, ma tante, ce nom-là ? interroge timidement le petit soldat qui essaie de disposer favorablement son auditrice.

— Très drôle, murmure distraitemment M^{lle} Geneviève. Continue et arrive vite au fait, mon enfant.

Peu encouragé, Maurice reprend son récit :

— Le capitaine n'est pas très aimé de ses hommes, et pas du tout de ses chefs. Ça, je reconnais que c'est injuste, car on ne peut rien lui reprocher. Jamais il n'inflige une peine qui ne soit sérieusement méritée ; jamais il ne manque à un devoir. Seulement les soldats le trouvent trop renfermé, les officiers trop peu sociable, et la colonelle l'a pris en grippe parce qu'il ne va jamais à ses réceptions.

Tout le monde sait cela et personne ne se gêne pour lui faire subir mille petites vexations auxquelles il semble, du reste, parfaitement insensible.

Au moment des grandes manœuvres, c'est lui qui nous commandait.

Toujours à son poste, infatigable et plus sauvage que jamais, il profitait de ses rares instants de liberté, que les autres officiers passent au billard d'un café, pour s'enfoncer dans la forêt qui avoisine le camp. Un jour que je me promenais — sans couper de baguettes ! — j'aperçus à travers un bouquet d'arbres notre capitaine Col de Zinc étendu par terre sur l'herbe.

Plus *Col de Zinc* du tout, par exemple ! De sa tunique entr'ouverte, il avait tiré un portefeuille dont il examinait le contenu avec une expression attendrie qui le transfigurait.

A un moment même, il l'approchait de ses lèvres, quand un groupe d'officiers, arrivant au galop, le fit se redresser, rejeter brusquement le portefeuille dans sa tunique, boutonnée à la hâte, et s'éloigner rapidement.

Quand les officiers eurent disparu, je m'approchai et ramassai dans l'herbe le portefeuille que j'avais vu glisser par suite du mouvement trop rapide du capitaine. C'est ici, ma bonne tante, que je vais réclamer votre indulgence.

— Comment ! s'écria M^{lle} Geneviève, mais j'espère bien que tu n'a eu rien de plus pressé que de rapporter au capitaine ce portefeuille qui contenait sans doute des papiers précieux pour lui ?

Un sourire un peu confus se dessina sur les lèvres du petit soldat.

— Sans doute, ma tante, c'est ce que j'aurais dû faire. Seulement, le démon de la curiosité me poussant, j'ai ouvert...

— Oh ! interrompit M^{lle} Geneviève.

— Jugez de ma stupéfaction en découvrant ce que le capitaine *Col de Zinc* portait si précieusement sur son cœur : des souvenirs d'amour, ma tante, à n'en pouvoir douter... Ma foi, ça m'a paru si drôle que j'ai raconté la chose à des camarades, et que nous nous sommes promis de voir la tête du capitaine quand nous lui rendrions l'objet au milieu de tout un groupe d'officiers.

— Oh ! Maurice, que c'est mal !

— Oui, ma tante, c'est vrai, bien sûr que si j'avais su... Nous nous attendions à voir le capitaine retourner tout pour retrouver son fameux portefeuille, le réclamer à tout venant : mais point ! Quand j'ai revu le capitaine le lendemain, le lui ai trouvé la mine défaite, le regard triste. En quelques jours il a plus changé qu'en dix ans : il ne mange plus, parle à peine, et semble ne s'occuper qu'à contre-cœur même des affaires de service.

Enfin tantôt, comme il se croyait seul, j'ai vu sa main se crispier sous sa tunique et une grosse larme rouler sur sa pauvre vieille monstache.

Ma foi ! ça a été le dernier coup ! Vous savez bien tante

Geneviève, que je ne suis pas méchant, et vrai, là, je me repens bien sincèrement du chagrin que je lui ai fait, à mon capitaine.

Et l'enfant avait une véritable émotion dans la voix.

— Je n'ose plus lui rendre ce portefeuille, maintenant, mais je pensais que vous pourriez peut-être le lui faire remettre, vous, ma tante, par un de vos protégés, comme s'il l'avait trouvé dans l'herbe, où il serait resté enfoui.

M^{lle} Geneviève eut un soupir de soulagement : elle avait craint pis que cela. Et devant le regret sincère exprimé par Maurice, elle renonça à le gronder, et ne songea qu'au moyen de rendre son bien au pauvre officier.

Il fallait avant tout s'assurer que le portefeuille contenait le nom de son propriétaire, afin qu'un étranger pût le reporter sans éveiller de soupçon. Pour cela, il était indispensable d'en examiner le contenu ; ce à quoi M^{lle} Geneviève ne consentit que bien difficilement.

Maurice avait tiré de sa poche un petit portefeuille de maroquin jadis rouge, aujourd'hui fané, et presque usé par un frottement continu.

M^{lle} Geneviève l'ouvrit presque respectueusement. Dans la première poche, quelques fleurs séchées achevaient de tomber en poussière. La seconde contenait un morceau de ruban au ton passé, des devises de cotillon toutes jaunies, une épingle d'écaille.

Retournant l'agenda, M^{lle} Geneviève ouvrit avec précaution la poche fermée.

Tout à coup sa figure se décomposa, ses yeux s'ouvrirent démesurément, tandis que, d'une main tremblante, elle sortait de sa cachette une boucle à reflets fauves nouée d'une faveur d'un bleu éteint.

Cette fois, franchement et sans hésitation, M^{lle} Geneviève ouvrit l'agenda, que couvrait une écriture serrée : c'étaient, jetés là, des dates, des notes, des souvenirs, quelques vers, et, tandis que son neveu la regardait, étonné de son agitation, la vieille fille lisait, et son regard reflétait une émotion intense.

« 15 mai. — La belle promenade ! elle était lasse et a pris mon bras pour revenir.

« 7 juin. — Nous dinons chez ma tante, elle y sera.

« — Minuit. — On a dansé et j'ai valsé trois fois avec elle !

« Le 13. — Il pleut, elle ne viendra pas.

« Le 16. — Elle a dit qu'elle n'aimait pas les militaires : « Je vais faire mon droit.

« Le 27. — Elle est partie ! je serai trois semaines « sans la voir.

« Le 1^{er} juillet. — Ma mère reçoit une lettre d'elle.

« Le 8. — J'ai lu *David Copperfield* ; c'est son livre de prédilection.

« Le 10. — L'année passée, à pareille date, nous étions ensemble à Fontenay, et je lui ai cueilli des fleurs.

« Le 13. — C'est demain que nous partons les rejoindre. — Dans 33 heures je la verrai ! »

Et pendant deux longues années, les dates se succédaient pressées et laconiques rappelant quelque souvenir, une promenade près d'*Elle*, une soirée où *Elle* avait dansé avec lui, un dîner dans lequel il était placé près d'*Elle* ; puis, parfois, une grande joie : une fleur détachée de son corsage et précieusement conservée ; un serrement de main furtif pendant un quadrille ; un regard, un mot qui l'avaient fait heureux pendant des jours...

Puis un grand deuil le frappant, — la mort de sa mère — le carnet restait muet pendant longtemps.

Il le rouvrait pour y noter une joie profonde. Dans les souvenirs de la chère morte, il trouvait une lettre d'Elle et une boucle de ses cheveux.

Enfin, une douleur immense ensevelissant à jamais sa jeunesse. Elle allait se marier!... Ah! les lignes navrantes dans leur laconisme!

Quel drame poignant, palpitant dans ces mots jetés là tout brûlants de fièvre, ruisselants des larmes contenues devant le monde!

Pauvre enfant! Quelle plainte désespérée s'échappait de son cœur!

Hélas! n'était-il pas trop jeune pour qu'on prit au sérieux son amour? C'était fini! son cher rêve de jeunesse s'évanouissait.

Enterrant toute joie, toute espérance, il quittait brusquement Paris et s'engageait dans un régiment d'Afrique.

Les dernières lignes étaient datées de la veille du départ, après les adieux échangés, nul ne voulant comprendre pourquoi l'enfant partait... Et c'était tout! Comme s'il eût été mort à dater du jour où il ne l'avait pas revue, le soldat au cœur brisé n'avait plus rien noté de sa vie.

Cette histoire d'amour, touchante dans sa simplicité, pouvait certes attendrir un lecteur, mais pouvait-elle produire une émotion semblable à celle qui bouleversait les traits de M^{lle} Geneviève?

Maurice, surpris et inquiet, voulut l'interroger; mais la vieille fille, d'une voix basse et tremblante, lui imposa silence.

Serrant fiévreusement le portefeuille dans sa main crispée, M^{lle} Geneviève se leva.

— Va, mon enfant... je me charge de ta commission; le portefeuille sera remis à M. Lucien Gerville.

— Quoi! ma tante, vous savez son nom?... mais il n'est pas indiqué, et il ne me semble pas vous l'avoir dit?...

— Bien! bien! ne t'inquiète pas, laisse-moi, mon cher enfant, j'ai besoin de repos.

Et, en effet, la pâleur livide qui envahissait son visage, le cercle qui se creusait davantage sous ses yeux plus brillants, le tremblement convulsif de sa lèvre indiquaient que la pauvre femme était en proie à une violente émotion.

Obéissant sans comprendre, le petit volontaire la quitta fort intrigué.

(A suivre.)

Elie FRÉBAULT.



Kruseman Van Elten (M^{lle} E.). — Les petites commères
Little-tittle-tattlers

***** VARIETES *****

Les yeux des criminels

D'après un savant russe — les savants ont toutes les audaces — on pourrait reconnaître les individus destinés à devenir des criminels à la seule couleur de leurs yeux.

Chaque spécialiste criminel aurait une couleur de leurs yeux spéciale.

Au dire de ce savant, les meurtriers et les voleurs ont toujours des yeux couleur marron; ceux qui pratiquent l'abus de confiance sous toutes ses formes, ont des yeux de couleur cannelle; les vagabonds ont des yeux couleur bleu azur.

Les yeux noirs et bleus brillent par leur absence dans le monde des criminels.

Cette théorie du savant russe, sagement appliquée par les limiers de la préfecture de police, pourrait être évi-

demment d'un très grand secours pour la découverte des criminels. Seulement, qu'ils ne s'y fient pas trop. Le service anthropométrique, tel qu'il fonctionne, vaudra mieux.

Les dangers des parfums

Un médecin vient de signaler les dangers qu'offrent les parfums... pour ceux qui les boivent. Il a connu, paraît-il, un grand nombre de personnes et surtout des femmes, chez qui l'usage interne de l'eau de Cologne avait produit des troubles cérébraux, et dont la santé s'était trouvée compromise. Il est à remarquer que les plus ardents détracteurs des boissons alcooliques communes sont ceux qui tombent le plus facilement dans ce goût dépravé, qui peut atteindre des excès incroyables: lors d'un cas de délirium tremens, on a trouvé tout un approvisionnement de bouteilles d'eau de Cologne vides dans la garde-robe du malade.